

VIII

Le lendemain, dès que l'heure le permit, M. de Somareuil se fit annoncer dans la maison rustique. Il resta longtemps dans le salon tendu de cotonnade. Il put mesurer tout à son aise la différence qui existait entre l'installation présente et les splendeurs de l'hôtel où il avait pénétré une fois.

A ce moment, il s'en souvenait toujours, Marguerite n'était pas auprès de sa mère. En passant dans le vestibule, le marquis avait entendu le son d'un piano. Stanislas Jacob était à l'œuvre !

Assis près du pauvre foyer, le visage radieux, le cœur épanoui, le marquis se mit à causer et, pour tous les heures s'envolèrent.

Par moments, madame Suber songeait au vieil adage breton. Ah ! vraiment, ce jeune homme était bien des Kercouët !

Il se leva enfin, ce charmeur qui venait de donner aux réfugiés le plaisir le plus doux et le plus profond qu'ils eussent goûté depuis les jours d'exil. Oui, le plus profond ! car, pour la première fois, ils avaient pu s'entretenir de bien des personnes aimées, de bien des choses intimes...

—Allez-vous rester longtemps à Plou-Braô ? demanda M. Suber.

—Je l'espère, dit le marquis. Toutefois, reprit-il en souriant, je n'en sais rien... Je reviendrai bientôt vous offrir encore mes hommages, si vous me le permettez.

En effet, il ne tarda pas...

Quinze jours après, un grand bal devait réunir dans un château voisin toute la haute société du pays. Cette fête, appelée à marquer dans les fastes de Plou-Braô, était offerte comme retour de noce à deux jeunes mariés de Saint-Brieuc.

Une longue robe blanche, toute simple et toute vaporeuse, était secrètement préparée par la pauvre mère qui demandait à son goût de femme du monde ce qui manquait à son adresse comme ouvrière.

Dans la propriété où se donnait la fête, une grande pelouse était transformée en salle de bal. Dans ce palais de fleurs et de lumières féerie fragile et passagère, les invités, malgré leur grand nombre, circulaient à l'aise, les danseurs pouvaient se mouvoir librement.

L'orchestre préludait au premier quadrille. Les groupes allaient se former. M. de Somareuil traversa aussitôt toute la salle et vint s'incliner devant mademoiselle Suber.

Il la conduisit à l'une des extrémités de la chaîne que les danseurs allongeaient de plus en plus. Ainsi placés, les deux jeunes gens faisaient face à presque toute l'assemblée. Des gerbes de feu leur envoyaient des rayons qui les illuminaient. Ils se tenaient par la main et tous les deux, les imprudents ! se souriaient l'un à l'autre...

On les regarda... puis on se parla à voix basse, des sourires mystérieux, bienveillants, passèrent sur plus d'une lèvre.

Lui qui avait l'air d'un prince, elle qui, dans sa robe blanche,